

ETHIQUE ET ECONOMIE : QUELQUES REFLEXIONS QUANT A L'ETAT ACTUEL DU MONDE

JULI MINOVES TRIQUELL



ENTRETIEN REALISE PAR ILKE-ANGELA MARECHAL

Juli Minoves Triquell, économiste, politologue et écrivain, revêt la fonction de Ministre¹ au sein du gouvernement de la principauté d'Andorre. Or, parallèlement M. Minoves est vice-président de l'*Internationale libérale*. A ce titre, il a été chargé de mener une étude concernant la crise mondiale actuelle qu'il vient de présenter au mois de Mai à la réunion du Comité Exécutif à Vancouver, Canada. Cette étude s'intitule « *La Crise économique mondiale* », un essai sur ses origines, ses caractéristiques et ses possibles solutions dans une perspective libérale. Ilke Angela Marechal a eu la primeur d'un entretien sur ce sujet avec le ministre et nous en offre le succédané.

Ilke Angela Marechal :

Dans votre analyse de la situation actuelle, vous qualifiez d'emblée la crise que nous vivons comme étant un événement historique mondial. Des termes comme Signification, Croyances morales et politiques balisent le terrain et indiquent le véritable enjeu de notre actualité. En annexe vous détaillez une vingtaine de points composant l'origine de la crise. C'est donc là où il faudra s'atteler à la tâche. Pour n'en citer maintenant que quelques uns (l'énumération entière se trouve à la fin du texte): expansion sans pareil, optimisme débridé, manque de perspective dans la profession économique, croyance aveugle dans la force indestructible des grandes institutions de la finance et l'économie, échec d'une supervision régulatrice, le fait de ne pas être disposé à évaluer les risques réels

¹ Ministre de Développement économique, du Tourisme, de la Culture et des Universités.

et l'accumulation de la dette (publique autant que privée) dans un environnement d'un optimisme en expansion. En somme, des échecs, des manques, dites-vous, de *Stewardship*. Ce terme au sens multiple et riche en potentialités revient sans cesse dans votre réflexion. A partir de l'analyse de la problématique jusqu'à la dernière proposition des solutions possibles, voire inexorables, il s'impose tel un fil rouge. Que voulez-vous dire au juste par ce terme ?

Juli Minoves Triquell :

Le terme *Stewardship* implique de nombreuses choses : **Gouvernance, Accompagnement, Montrer la voie, le bon chemin**. Egalement dans une certaine mesure, **Encadrer** et bien sûr **Faire en sorte que tout marche bien**. On remarque qu'il s'agit toujours de connotations positives. Cela veut dire aussi que l'économie n'est pas à penser – sans penser à la morale ! En tant que Ministre du développement économique et aussi en tant que vice-président au sein de l'Internationale libérale, il fallait que je réfléchisse à la réaction libérale à la crise. Ma conclusion : la crise n'est pas un problème du Libéralisme mais un problème, justement, de manque de libéralisme.

En fait, il a été laissé libre cours à l'avarice humaine et nous en sommes arrivés à une situation sans *Stewardship*, sans vraie gouvernance, sans sens moral pour l'économie. De par soi-même, l'économie, le marché s'équilibrent bien, mais ils ont impérativement besoin de quelques règles. Sans sens moral, l'économie ne peut être vraiment libre et présenter une égalité des chances et une égalité dans la participation au marché. Par exemple, si un bénéfice économique vise le court terme et ne tient pas compte du tout des risques inhérents à l'économie, celle-ci en souffre ; cela n'est pas moral, voyez Vous ? Donc, les deux choses se ressemblent, ce qui n'est pas moral, n'est pas non plus libéral. Au fond, il s'agit ici d'une exploitation ! Et celle-ci va à l'encontre du bon fonctionnement et de l'équilibre naturel du marché.

IAM : Est-ce que vous joignez la notion de responsabilité à celle de Stewardship ?

JMT : Bien entendu.

IAM : Est-elle implicite ?

JMT : Oui, bien entendu. Nous sommes des agents libres. Quand je parle de Stewardship, cela ne signifie pas qu'il faudrait nommer un Duce pour conduire à un 'va tout', mais plutôt qu'il est indispensable que notre sens de l'économie inclut un sens de stewardship, un sens d'accompagnement ; bref, qu'il doit comporter un sens éthique.

IAM : Maintenant, nous avons deux mots : morale et éthique. Quelle différence faites-vous entre eux ?

JMT : Éthique – nous donne le sens du Bien ; du Bien nécessaire. Morale – nous donne le sens du Bien nécessaire avec cet ajout de la direction générale et de la source de ce Bien. Pour moi donc, l'éthique consiste en des règles poursuivant l'objectif du Bien, alors que pour la Morale, il s'agit de règles et de leurs origines.

IAM: Et leur origine peut être une société, une religion, une culture ...

JMT : Oui, Morale est plus large pour moi.

IAM : On pourrait aussi voir plutôt le contraire. On parle d'une morale chrétienne, d'une morale musulmane ou bouddhiste, alors que l'Éthique semble plus universelle étant donné qu'elle n'est pas liée à une culture. L'Éthique n'a pas de couleurs particulières.

JMT : En fait, nous nous rejoignons. Il est possible de trouver les mêmes règles dans l'Éthique ou la Morale, simplement pour la Morale, j'y attache une origine.

IAM : Vous constatez dans le cas du Stewardship une perte de la morale. En sciences, naturelles ou humaines, lors des transitions de phases, quelque chose meurt et quelque chose naît. Notre perte de la morale aujourd'hui un peu partout, ne pourrait-elle pas être la raison ou disons le terreau où peuvent naître des règles – donc votre Éthique – plus larges, plus ouvertes, moins restreintes, moins teintées de couleurs ?

JMT : La réflexion sur les moments de transition est tout à fait pertinente. Votre phrase me laisse croire que vous avez une vision progressiste de l'histoire. Les choses évoluent vers un mieux, ou du moins vers un destin naturel, qui, je suppose, pour vous sera positif. Vous faites un petit peu comme le faisaient les libéraux classiques, qui voyaient un déroulement dans l'histoire. Ou encore, comme Marx qui, lui, voyait un aboutissement, mais assez négatif, évidemment. Nous connaissons tous les théories marxistes, du moins les avons-nous lues : l'exploitation des travailleurs, les maux du capitalisme vont eux-mêmes finir par créer le socialisme. Pour vous, les crises ou les transitions dans l'histoire humaine vont permettre d'évoluer vers une Éthique, si j'ai bien compris, transcendant cultures et religions.

Ma réflexion comporte une contradiction. Analogue, je crois, à celle existant en ce moment dans la société. Pour cette raison justement notre présent actuel est intéressant. Vous avez d'un côté, dans notre culture occidentale, le Droit Naturel et toutes les théories sur le Droit Naturel ; St Thomas d'Aquin reprenant Aristote, donc toute la philosophie aristotélicienne et le thomisme ; cette même démarche se retrouve chez les musulmans avec, par exemple, Averroès ou Ibn Khaldun, tout comme dans le monde juif avec Maimonide. De quoi s'agit-il sinon de comprendre l'Ordre du monde, l'Ordre qui nous est donné dans la Nature ? – et

de respecter impérativement cet Ordre naturel des choses. Pour les religieux, cet Ordre naturel a été instauré par Dieu. Même si la Nature doit être pénétrée par notre compréhension, elle est issue de l'inspiration divine. Pour des philosophes moins religieux, proches du Droit naturel, cet ordre des choses est œuvre de la force de la nature.

Ensuite surviennent les Lumières à partir du 17^e siècle. Et nous voilà dans la contradiction de notre monde actuel : d'un côté nous sommes héritiers du Droit Naturel d'Aristote et St Thomas d'Aquin et de l'autre côté des Lumières qui vont au-delà, et qui pour certains mènent à la liberté et à la mise en question radicale. Pour les Libéraux, elles conduisent à l'épanouissement de la liberté, - une liberté qui est la nôtre tant que nous ne nuisons pas à la liberté d'autrui (John Stuart Mill, etc.).

Pour certains, cela mène à un Relativisme qui permet tout tant que cela ne nuit pas autrui. Le Relativisme en soi conduit au questionnement absolu des valeurs - et évidemment du Droit Naturel. Le pape Benoît XVI (avec qui on peut être d'accord ou non) - qui est pourtant un bon philosophe (écrivant lui-même ses encycliques, d'après ce que l'on dit), affirme bien entendu comme chef de l'église catholique: « point de Relativisme ! Le ciel existe, c'est pourquoi la vérité se situe du côté de St Thomas. » En cela il ne remplit que sa mission et il faut le respecter. Or, ainsi nous trouvons-nous au cœur de cette contradiction au début du XXI^e siècle : Relativisme et Lumières versus Ordre du monde et Droit Naturel.

Ainsi, quand vous suggérez que crises et transitions pourraient mener à une nouvelle Éthique, on peut s'interroger. Peut-être. Peut-être les difficultés de la société au niveau global résident-elles dans une obligation de mise en question dans le but de trouver une réconciliation de cette contradiction apparente, cette dichotomie. Il me paraît, quant à moi, que certains paramètres se trouvent dans la nature et en même temps qu'il existe un degré de liberté énorme afin que l'être

humain puisse trouver son chemin. Cette grande liberté, qui n'est pas absolue mais existe bel et bien (que les Libéraux ont valorisé dans toute leur histoire), il s'agit de la concilier avec ces quelques règles d'ordre dans le monde. Cet assemblage, parfois contradictoire, représente pour moi la Morale. Non pas une Morale fermée, petite, mais une Morale – avec un grand M –.

Ici doit se définir le Bien par rapport au Mal. Si je vous enfonce la pointe de mon stylo à bille dans la main, je vais vous faire du mal. Ce n'est pas une caresse qui, elle, serait un bien. Entre ce mal objectif et ce bien objectif existe beaucoup de gris. Et dans ce gris se meut la liberté. Dans ce gris, il faut trouver le sens moral. Quant à l'économie, qui est dans le gris, le sens de Stewardship mène vers le Bien et emmène l'économie non seulement à s'affirmer ou se réaffirmer, mais aussi à produire des bienfaits pour la société.

IAM : Cela, voudrait-il dire, que dans le sens de Stewardship que vous réclamez, dans ces lignes de guidage, il y a comme cause finale, donc idée première (4^e cause selon d'Aristote), la recherche du Bien (et non de la liberté) ?

JMT : Absolument. Mais avec une grande liberté. La société doit être une société morale. Non pas dans le sens restreint, moyenâgeux. Je suis pour la plus grande liberté, pour un 'Vivre et laisser vivre'. Il faut le respect absolu de la réalité d'autrui ! – mais sous la condition d'un sens moral –. L'économie ne marche pas sans un sens de solidarité et de valeurs.

IAM : Sont-elles innées ?

JMT : Mais oui. Pensez à l'empathie ! Et l'intérêt propre (self-interest) qui fait agir l'être humain, il comporte le fait de se sentir bien simplement pour avoir agi pour le bien des autres. Le bien-être d'autrui produit le bien-être chez soi. Cela est inné, j'en suis convaincu.

IAM : L'être humain détient cette capacité fabuleuse de plasticité du cerveau dès la naissance (néoténie) ce qui le dote d'une aptitude à l'apprentissage quasiment sans fin. Ainsi est-il possible, de par la culture, de l'emmener à cette acceptation libre des règles, qui elles, cependant, restreignent sa liberté ?

JMT : Oui, cette plasticité est tout à fait intéressante. Très différent des animaux, l'être humain s'adapte d'une façon extraordinaire grâce à sa plasticité. Pour les animaux, l'instinct leur dit ce qu'il faut faire. Voyons ces papillons très performants qui pendant leur année de vie volent du Canada au Mexique et du Mexique au Canada. Dès la naissance ils savent survivre. Alors que pour l'homme, la survie s'apprend. Et par l'expérience. La première année de la vie d'un être humain est extraordinaire grâce à sa plasticité, comme vous dites. La formation des synapses, la reconnaissance des sons, l'apprentissage de la langue, quelle malléabilité !

L'être humain a bien réussi dans les techniques de survie de ce monde. Mais pour quel but, cette adaptabilité, cette plasticité ? Nous évoquons l'évolution de la nature humaine par un processus de cycles et leurs évolutions. Un pareil schéma de plasticité - correspondant à l'aptitude des êtres humains -, gouvernera-t-il les cycles économiques ? Et les sociétés, telles qu'elles se font, s'adaptent-elles et évoluent-elles avec un sens moral ? Nous n'avons pas de certitudes mais nous avons cette sensation. Nous vivons beaucoup mieux et plus confortablement que nos arrière-grands-parents ; nous avons réussi, ici en Europe, à créer des sociétés démocratiques, avec une plus grande liberté et sécurité. Mon grand-père, né en 1899, me parlait de la sécurité sociale, créée ici en Andorre en 1968, comme de quelque chose de très nouveau, voire très évolutif. Soudain, pour préparer sa vieillesse, il n'avait plus à épargner, à « avoir ». Donc, il y a une évolution.

Or, tout cela, n'est-il pas également réversible ? On juge l'histoire, dans les cas d'école, à la puissance de l'évolution vers le bien. Après la préhistoire ont suivi les empires romains ou chinois et autres. De nos jours, nous sommes à l'époque de

la globalisation et la mondialisation. Le professeur Richard Florida parle de l'avènement d'une Société Créative, The Rise of creative the class². Parviendrons nous à une société tolérante ? Peut-être. En tout cas, nous en construisons les fondements dans nos maisons pour cela, mais parfois par nécessité après de grands chocs ou de grandes crises.

Nous devons constater qu'après la première guerre mondiale, à côté des erreurs commises, survient la création de la Société des Nations, et après la deuxième guerre mondiale, la création des Nations Unies avec toute sorte de constructions autour de cette vaste institution. Puis survient, et c'est très intéressant, la Déclaration universelle des droits de l'homme en 1948, appuyée par les États Unis (Eleanor Roosevelt)³. Soudain, il y a des règles, noir sur blanc (!) qui n'étaient pas là il y a cent ans. Des règles au niveau international et au niveau global qui disent où est le bien et où est le mal. Des pays peuvent les enfreindre, - quand par exemple les USA ont créé Guantanamo, ils savent qu'ils ont enfreint la légalité ...

IAM : Une légalité à laquelle tout le monde avait librement consenti ...

JMT : La preuve en est que tout de suite après, ils reviennent sur leurs pas. Pourquoi ? Parce qu'il y a des règles ! Grâce à l'expérience acquise pendant ma fonction d'Ambassadeur aux Nations Unies, je peux affirmer que celles-ci, en tant que tentative morale de la communauté globale de se donner des règles, sont extrêmement importantes pour l'état du monde. Malgré toutes les critiques, parfois justifiées, malgré toutes les difficultés, pour la première fois dans notre existence globale, avons-nous des règles pour tous - et reconnues par tous !

² Basic Books, 2003

³ Présidente de la commission des droits de l'homme en 1948.

IAM : Ici nous débouchons presque automatiquement sur la notion de créativité. Notre liberté nous sert pour mieux nous adapter à des données pré-établies ou imposées, certes. Mais au-delà de l'adaptation, n'est-elle pas un formidable appel pour passer de la réaction à l'action, à la création du neuf, du jusqu'à là inconnu ? Créer – la tâche essentielle de l'homme ?

JMT : Mais oui ! L'homme est homme par ce qu'il fait : Homo Faber. D'abord avec ses mains, puis surtout avec sa tête. Notre capacité de pouvoir concevoir des problèmes complexes et d'en trouver des solutions est ce qui nous distingue.

IAM : Alors, vu l'intrication des problèmes globaux, peut-être sommes-nous à un moment de notre l'histoire où il est demandé plus à notre créativité qu'à notre capacité d'adaptation. Cette dernière sert la survie, la première notre joie d'être.

JMT : Les Deux ! Une chose porte l'autre ; mais c'est bien ainsi. Les inventions n'arrivent pas par hasard. Un problème crée une solution. La création vient d'abord de l'adaptation.

IAM : Et pourtant, nous ne vivons plus dans les grottes et cavernes, alors que notre survie se jouait plutôt dedans que dehors.

JMT : Oui, mais avec le temps, le bien être crée la surpopulation. Vous devez vous organiser autrement. Soit vous partez chasser plus loin ou vous vous sédentarisez et créez l'agriculture. L'adaptation qui nous est demandée aujourd'hui est en grande partie différente (moins pour la faim, encore quoique ...). Ici en Occident, la classe moyenne dispose de confort, de temps libre et de connaissance – et de la liberté de créer des problèmes. Même dans les circonstances où les problèmes sont moindres, l'homme cherche toujours des problèmes à résoudre. C'est ce qui explique l'art, la musique et tout ce qui fait la montée de l'âme.

IAM : Fort de ce constat, revenons à la problématique qui nous sollicite aujourd'hui. Au vingtième siècle, deux systèmes, deux conceptions de l'homme et du monde commençaient à se disputer. L'un place l'individu et la liberté au centre, dans l'autre ces deux facteurs sont secondaires par rapport à la notion de la communauté. Ce dernier système, qui donnera le communisme comme philosophie et comme système concret, a imploré il y a quelques vingt ans. Certains disent que notre crise aujourd'hui pourrait signifier que le premier système, également, se pervertit au point de ne pas être viable.

JMT : Non. Parce que nous vivons dans des sociétés où l'individualisme est quand même très présent. Nous valorisons l'individu – certes au sein d'une communauté.

IAM : La férocité de la crise semble pourtant nous indiquer que nous avons manqué de mettre des limites à la croissance.

JMT : Surtout à l'avarice ! Au manque, justement, de Stewardship. Quand, par exemple, des organisations internationales n'arrivent pas à voir deux ans en avance qu'une crise se profile, et voient seulement comme problème le déséquilibre mondial dans les transferts des capitaux et non les difficultés que cela va engendrer, – alors, il y a un manque de Stewardship au niveau des organisations mondiales. Il faut reprendre cela en main. Quand vous avez des entreprises de 'rating' jugeant elles-mêmes des entreprises auxquelles elles donnent conseil – payant évidemment – et qui les conseillent sur comment structurer leurs produits pour cacher le plus possible le risque afin d'avoir de la sorte un rating plus élevées, – il y a un manque de Stewardship très claire. Lorsque des managers dans les entreprises pensent seulement au court terme, et qu'ils sont récompensés par de grands bonus pour faire produire en un an, en six mois, même moins, de grands bénéfices, mais qu'ils ne se préoccupent nullement des risques à moyen et long terme encourus par l'entreprise, vous avez un manque de Stewardship ; Stewardship de structures de sociétés, Stewardship des personnes qui les constituent.

L'individualisme est un fait. Et il faut la liberté, ce qui justement permet à l'économie de produire, parce que la compétition en soi est bonne. Elle génère justement cette envie de créer, donc d'élargir le champ des bénéficiaires pour tout le monde. Or, il faut absolument l'accompagner de Stewardship, d'un sens moral. Il ne s'agit pas de la crise du capitalisme et que maintenant on doit revenir aux valeurs opposées. Le communisme ne marche pas. Il était, pour moi, une mauvaise idée, issue d'un marxisme plus ou moins appliqué qui a émergé à partir de l'Union soviétique et de ses satellites. Marx, un économiste parfois un peu confus, mais un grand penseur en même temps, donnait parfois des lignes de pensées très intéressantes.

Néanmoins, le communisme tel qu'appliqué, conduit à la ruine totale. La nature de l'être humain, et là on retourne un peu à ce droit naturel, ne donne pas beaucoup de jeu au communisme. Tandis que le capitalisme, la liberté, l'individualisme et la compétition permettent de croître. Or, sans un certain Stewardship et ces règles, qui elles, justement, prennent en compte et agissent pour le bien de la communauté, le système peut s'enrayer et ne marche pas. Les trente dernières années, l'humanité a connu la croissance la plus incroyable de son histoire. Même de nombreux pays en voie de développement ont connu des chiffres extraordinaires. Certes, il y a quelques dangers. La disparité, la différence entre les rémunérations des uns et des autres, la différence des revenus et des richesses dans les pays pauvres – comme dans les pays riches aussi – s'accroissent un peu. Mais au niveau global, la richesse du monde a, de fait, beaucoup augmentée.

Ma philosophie est claire : il faut des règles, dont certaines sont évidentes, nous le voyons. Les règles vertes, par exemple. Si nous exploitons la planète, nous ne créons pas de richesse! mais nous opérons un transfert vers une pauvreté à moyen et long terme.

IAM : Alors quels seraient d'après vous les prochains pas qu'il faudrait absolument faire pour sortir de cette crise ?

JMT : Tout d'abord, il faut évidemment réformer ce qui est réformable avec les difficultés que nous avons examinées. Dans mon papier pour Vancouver, j'ai fait une liste des origines de la crise⁴. Le Fonds Monétaire doit se résoudre à faire son travail. On peut créer des règles pour les sociétés de rating. On peut parler de comptabilité. On peut parler de nombreuses choses, les solutions sont là. Elles s'appellent « Institution building » et éviteront de nouvelles crises, une fois la normalité retrouvée.

IAM : Peut-on définir la normalité ?

JMT : La normalité, dans le sens positif de l'histoire économique, c'est de la croissance, des créations d'emploi, une économie qui produit plus qu'elle ne consomme. C'est cela, pour moi, la richesse.

IAM : Donc vous ne parlez pas d'un retour à un état dépassé ?

JMT : Ce serait une erreur de revenir à des schémas protectionnistes, - le Manque réside dans le Stewardship. Des réformes telles qu'elles ont été faites pour gérer l'économie, je les considère comme étant bonnes, en soi, mais elles ont été mal accompagnées ! La liberté implique une certaine règle de contrôle. Prenons le commerce international. Certains disent : il faut protéger, il faut rester dans ses frontières, etc., - NON, toute l'histoire de l'économie des deux cents dernières années montre bien que lorsque nous avons moins de barrières et plus de liberté de commerce, tout le monde en bénéficie. Pas seulement ceux qui ont un avantage comparable. Non, on ne peut pas revenir à ces schémas antérieurs. Il faut

⁴ Voir citations à la fin du texte.

garder à l'esprit les difficultés que nous avons rencontrées, savoir comment les enrayer – mais garder quand même le marché ouvert, libre, rester dans la 'Free Enterprise', c'est-à-dire la liberté du commerce dans son sens le plus large. Et il faut aller de l'avant avec les processus de l'OMC. J'en suis convaincu.

Maintenant, pour enrayer un peu la crise en soi ? Dans de nombreux pays, l'état injecte des fonds importants pour compenser les millions de valeurs volatilisées et essaie de redonner confiance. Cela suffira-t-il ? Il faudra certainement accompagner tout cela de mesures sociales. Et c'est un Libéral qui vous le dit. Mais je crois que cela est très important.

IAM : Nous ne sortons pas de la contradiction – mais nous apprenons très bien à vivre avec. Tout dépendra de notre lucidité et de notre volonté d'agir.

Merci beaucoup pour votre coopération.

LES VINGT ET UN POINTS DÉTAILLÉS DANS : « THE WORLD ECONOMIC CRISIS »

- 1) expansion jamais encore vue et optimisme débridé
- 2) manque de perspective de la profession économique
- 3) croyance aveugle en la force d'institutions immenses dans le secteur finance et économie
- 4) échec de la supervision de l'état pour réguler
- 5) incapacité d'évaluer le risque réel de la part du management, des conseils d'administration et des investisseurs
- 6) accumulation de la dette public et privée
- 7) effet de contagion
- 8) manque de préparation parmi les autorités monétaires
- 9) taux d'intérêts bas et croissance mondiale haute
- 10) échec de discipline du marché
- 11) manque de contrôle et d'équilibre
- 12) taille et centralisation de systèmes bancaires fantômes
- 13) agence de rating
- 14) schèmes de compensation
- 15) pratiques de régulations procycliques et régulations
- 16) pratiques de comptabilité
- 17) réglages macroéconomiques
- 18) déséquilibre mondial
- 19) faible aptitude à faire des prévisions de la part des organisations internationales et des gouvernements
- 20) résolution transfrontalière et partage des poids parmi des régulateurs nationaux.
- 21) accès à une liquidité et un financement adéquat